

ALLOCUTION  
POUR LA CLOTURE DE LA RETRAITE  
ET LA RÉNOVATION DES PROMESSES CLÉRICALES

LE PRÊTRE DE PAROISSE

(NON ROGO UT TOLLAS EOS DE MUNDO)

*Non rogo ut tollas eos de mundo,  
sed ut serves eos a malo.*

(Joan. xvii, 13.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Notre retraite touche à son terme. Vous avez commencé tout à l'heure de lui donner son couronnement intime, par la communion générale, si visiblement pieuse pour chacun de vous, si édifiante pour tous. Dans la rencontre sacramentelle avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont vous étiez privés depuis quelques jours, vous avez achevé de renouveler vos dispositions généreuses et d'affermir vos plus sincères résolutions. Le Maître vous a dit : *Amas me?* Vous

avez répondu : *Etiam, Domine.* Tout l'Évangile, toute la foi et la piété chrétienne, tout le sacerdoce, tiennent pratiquement en ce court dialogue que les hommes n'entendent pas, mais auquel Dieu lui-même fait écho parmi les anges et les saints.

En ce moment, l'attestation de votre restauration spirituelle et de vos désirs de fidélité va revêtir un caractère extérieur. Sitôt après cette dernière instruction, qui lui servira de prélude, vous procéderez à la rénovation de vos promesses cléricales, deux à deux, à genoux devant votre Évêque, heureux et ému de vous accueillir et de vous bénir. Vous déclarerez hautement que vous vous trouvez bien au service du Christ et de son Église; que les peines quelles qu'elles soient et les épreuves de votre vie ne jettent point d'ombres, à vos yeux, sur la beauté de votre vocation; que si vous étiez encore à l'âge des premiers serments, il vous serait doux de les reprendre et d'y enchaîner votre cœur : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei... Funes ceciderunt mihi in præclaris*<sup>1</sup>.

Laissez-moi causer une fois de plus avec vous, chers messieurs, comme un ami, comme un frère, et tirer du texte de saint Jean, par lequel j'ai ouvert notre entretien, quelques considérations appropriées à votre qualité de prêtres de paroisses, — car vous l'êtes tous ici ou presque tous,

<sup>1</sup> Psalm. xiii, 5, 6.

— et quelques brèves mais pressantes recommandations.

## I

D'où vient que dans les évangiles, cette expression : *le monde*, a presque toujours sur les lèvres de Notre-Seigneur un sens fâcheux? Habituellement, quand il parle du monde, Jésus le fait sur le ton du malaise empreint de sévérité. Et quand il veut résumer d'un mot sa mission qui s'achève, il dit : J'ai vaincu le monde. Le monde, en soi, est-il donc mauvais, fatalement mauvais? Qu'est-ce que le monde? C'est la famille, le groupe aimable et doux du père, de la mère, des enfants, l'unité primordiale de la société tout entière. C'est le village ou la cité, agglomération des familles sur un même point du territoire, au pied des mêmes collines, au bord des mêmes eaux, avec des souvenirs et des traditions le plus souvent modestes, quelquefois illustres. C'est la patrie, fusion des cités, des villages, des familles, dans une enceinte de frontières naturelles, que font les chaînes de montagnes, les fleuves ou les mers; la patrie, la communauté de race et de langage, d'intérêts, de vie nationale mêlée de gloire et de revers, le lointain patrimoine du passé, les perspectives et les espoirs de l'avenir. C'est enfin, par-dessus

les frontières et les patries, la grande et collective humanité.

Certes, rien de tout cela qui vient de Dieu, qui est providentiel, n'est mauvais; ni ces hiérarchies superposées des créatures humaines depuis le foyer domestique jusqu'à la famille universelle, ni les relations sociales et internationales, ni les sciences, ni les lettres, ni les arts, ni l'amélioration matérielle de la vie par les conquêtes plus merveilleuses chaque jour sur les secrets de la nature, ni l'ensemble des progrès intellectuels ou des découvertes utilitaires qui s'appelle la civilisation.

Seulement il arrive que, dans le monde ainsi compris et défini, la connaissance de Dieu se perd, les droits de Dieu sont méconnus, les rapports nécessaires de l'homme avec Dieu sont oubliés. Des principes faux sur le vrai but de l'existence circulent; des dépravations de doctrine et de conduite, des erreurs et des vices sont en honneur, qui compromettent l'éternelle destinée des âmes, fin suprême de la création. Ah! si l'humanité, tout en s'appliquant à embellir son pèlerinage terrestre, ce qui est son droit, conservait la saine notion des desseins sur elle du Père des cieux et s'y conformait loyalement, ce qui est son devoir, le Christ ne tiendrait pas le langage sévère et menaçant qu'il nous a accoutumés d'entendre. Il ne fait pas de parti pris la guerre au monde, mais à ce qui dans le monde mérite d'être réprouvé, combattu

et vaincu. Aucune méprise sur ce point n'est possible, et les détracteurs de l'Évangile ne l'ignorent pas.

« Je ne vous demande pas de les retirer du milieu du monde. » La chose va de soi. Le Christ, après avoir ouvert la lutte sainte, désire que ses apôtres, ses disciples, ses amis, tous ceux qui croient en lui, poursuivent son œuvre, pensent, parlent, agissent au milieu du monde pour le transfigurer, comme il a pensé, parlé et agi. « Vous serez mes témoins dans Jérusalem, dans la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » Plus il y aura de chrétiens décidés dans le monde, exerçant chacun à sa place et pour son compte sa part d'influence, plus le monde, sans rien perdre des fruits légitimes de son activité naturelle, sera moralement et religieusement transformé. Et c'est là le but idéal qu'il s'agit d'atteindre.

Cette interprétation générale de notre texte, messieurs et vénérés confrères, je me permets de l'appliquer d'une façon particulière aux prêtres, aux représentants attitrés et officiels dans le monde des idées et de l'action de Jésus-Christ, et plus particulièrement encore aux prêtres de paroisses.

Les vocations contemplatives ont leur raison d'être. Heureux les privilégiés de qui c'est la mission dans le monde oublieux, léger, indifférent, blasphémateur, de protester par une adoration de Dieu presque ininterrompue, la nuit

et le jour! Ce *laus perennis* de la prière, loin des bruits de la foule, dans le silence des forêts antiques, près des rivages paisibles que les flots caressent, leur donnent par anticipation quelque chose de la dignité des anges, ces adorateurs du ciel.

Les vocations religieuses actives et militantes de tout nom, de toute règle, de tout labeur, ont leur raison d'être. On s'explique que des prêtres redoutant l'isolement de la vie privée, afin d'assurer à leurs bons désirs une facilité et une sécurité de plus par des vœux plus parfaits, par la sauvegarde d'une discipline commune et l'entraînement de l'exemple entre frères, se rangent sous la bannière de l'une ou de l'autre des grandes institutions approuvées par l'Église. Ils sont dans le monde. Ils y exercent leur ministère. Ils se portent avec un zèle sincère et désintéressé partout où leur concours peut être utile. Du moins, c'est là ce qu'ils doivent être et ce qu'ils doivent faire.

Les vocations à l'étude, à la science, à l'enseignement, ont leur raison d'être, et combien plus aujourd'hui que jamais! On s'explique que des prêtres, effrayés des audaces de la négation contemporaine, des ravages multipliés que font parmi les âmes les attaques dirigées contre Dieu, contre Jésus-Christ, contre l'Église, au nom de la philosophie, des sciences exactes, de l'exégèse, de la critique historique, brûlent de relever le défi, et pour se porter les défenseurs de

l'arche sainte, consacrent leur vie à s'instruire et à instruire.

Il n'en demeure pas moins que les vocations des prêtres de paroisses, la supériorité des vœux religieux mise à part, sont encore celles qui semblent être le mieux appropriées à la préoccupation dominante de Jésus-Christ de transformer le monde grâce à une multiplicité et une continuité d'influences locales s'exerçant sur tous les membres de la société, embrassant toutes les formes de ministère et d'apostolat, pour satisfaire à tous les besoins. Je ne dis point cela, messieurs, par adulation ni pour quêter votre bienveillance, ce qui serait indigne de vous et de moi, mais parce que je le pense très sincèrement et que je tiens pour certain qu'il est tout à fait légitime de le penser.

Un prêtre est envoyé par son Évêque au sein d'une population de quelques centaines ou de quelques milliers d'âmes. Je ne parle pas de ceux qui dans nos grandes villes, à Paris par exemple, ont affaire à des populations dont le chiffre exorbitant excède la portée de leur influence possible. Je suppose un curé, un desservant, dans les conditions accoutumées. Ce prêtre, ainsi désigné à ce poste par l'autorité ecclésiastique qui pour lui représente l'autorité même de Jésus-Christ, y vient, s'y établit, y passe dix, vingt, trente années de sa vie, quelquefois sa vie entière.

Après un temps d'installation plus ou moins

prolongé, il est entré en relations avec chacune des familles de sa paroisse. Qu'on l'ait accueilli avec empressement et bonne grâce ou qu'on lui ait montré quelque froideur, il connaît la situation des uns et des autres, leurs habitudes religieuses ou irréligieuses, leurs difficultés, leurs épreuves, leurs espérances, leurs joies. Il est en position de montrer qu'il s'intéresse à ce qui les touche. S'inspirant des convenances dont son jugement et son tact lui dictent la mesure, soit qu'il fasse lui-même des avances, soit qu'il attende qu'elles lui soient faites, il devient de notoriété publique l'ami de tous, même l'ami des adversaires de parti pris, s'il s'en rencontre. Plus il vivra au milieu de ses paroissiens, plus il s'identifiera à leur vie. A elle toute seule, cette permanence de rapports quotidiens où il mettra une bonté soutenue, une patience infatigable et surtout une vigilante impartialité, asseoira son influence et son crédit.

Ce courant de respect et de sympathie ne saurait lui suffire. Il n'est point prêtre, il n'est point curé seulement pour prodiguer une bienveillance tout humaine et exercer une sorte de ministère de philanthropie touchante à la façon d'un pasteur protestant. Il sait qu'il a charge d'âmes. Sa mission ne lui permet pas de se borner au dehors et comme à la surface de l'apostolat. L'autorité morale que ses bons procédés lui acquièrent n'est pour lui que le moyen de faire accepter son autorité religieuse. Chacune

des exigences de ses fonctions curiales le trouve prêt et empressé : soin des petits enfants; catéchismes et confessions préparatoires à la première communion, deux années, trois années à l'avance; pieuses industries après la première communion, pour attirer à l'église et retenir dans la pratique des devoirs chrétiens les adolescents et les jeunes filles : congrégations, patronages, cercles d'ouvriers; prédications régulières le dimanche aux fidèles, prédications suivies, méthodiques et instructives et non point seulement données sous forme d'avis et improvisées; redoublement de zèle à certains moments de l'année, au temps des Pâques, pour les Quarante-Heures, pour une fête d'adoration réparatrice, pour une fête patronale; appel fait en ces occasions plus solennelles au concours de missionnaires ou de confrères du voisinage; visites assidues des infirmes, des malades, des vieillards; visites des indigents, sollicitations en leur faveur de la générosité discrète, bien comprise et bien pratiquée, des riches... C'est tout un programme de dépense incessante de soi dont il ne se lasse pas, et dont l'action soutenue finit par produire des fruits.

M. le curé pratique envers ses paroissiens *l'impendam et superimpendar* de saint Paul. Il ajoute à cette mise en œuvre ininterrompue du zèle, la puissance de la prière, sa ressource suprême. Chaque matin à la messe, chaque soir à la visite du saint Sacrement, il prie pour ceux

à qui il a été envoyé; il prie avec la connaissance exacte qu'il a des besoins de chacun; il prie pour tous sans exception, à commencer par ceux qui le tiennent le plus à distance et font profession d'impiété ouverte ou d'indifférence obstinée. Il y ajoute encore la puissance de l'exemple. On le sait et on le sent pénétré pour son propre compte de tout ce qu'il enseigne. On le voit recueilli à l'église, pieux à l'autel, manifestement épris de la foi à l'Eucharistie. On connaît l'austérité relative de ses habitudes au presbytère et l'irréprochable dignité de sa vie. On parle avec éloge de son esprit de désintéressement, de l'usage qu'il fait de ses modestes ressources au profit des malheureux. On loue la modération de ses propos même à l'égard de ceux qui le prennent avec lui sur le ton de l'opposition et de l'hostilité. Bref, on le tient pour un prêtre excellent dont l'amitié, les conseils, la doctrine, le dévouement, l'exemple, ne laissent rien à désirer.

*Non rogo ut tollas eos de mundo.* Devant ce détail des choses où je viens de me permettre d'entrer, devant ce tableau de ce que vous pouvez être, par votre influence ininterrompue d'homme et d'apôtre, ne trouvez-vous pas, messieurs et chers confrères, que la parole et la prière de Jésus-Christ se comprennent jusqu'à l'évidence? Plus il y aura au sein des populations, mêlés ainsi à leur vie de tous les jours et de toutes les heures, de vrais représentants

de l'Évangile, plus se propagera et s'affermira le triomphe désiré du Christ sur le monde, au sens dont nous parlions en commençant.

C'est vous, messieurs les curés des trente-six mille communes de France, qui pouvez le plus pour le maintien et le développement de la foi dans notre pays : vous, ouvriers souvent obscurs, mais qui êtes le nombre ; mais ouvriers qui, fixés à demeure, vous acquittez de tous les ministères, visitez la chaumière et la mansarde, l'usine et le salon, bénissez toutes les joies, partagez toutes les douleurs ; mais ouvriers qui, prenant l'enfant au berceau, l'accompagnez le long de sa vie, à travers les bons et les mauvais jours, jusqu'à la tombe, et sur sa tombe encore vous agenouillez pour prier. En vérité, vous êtes le sel de la terre. C'est de vous que Jésus-Christ et l'Église ont le plus besoin. Je le dirai comme je le pense : La France ecclésiastique, c'est vous ! Et je ne sache pas qu'il y ait rien de plus sacerdotal, de plus apostolique, que votre vocation bien comprise et fidèlement remplie.

Un scrupule ici m'arrête. N'est-ce point un rêve que cette peinture de la paroisse et du rôle bienfaisant du curé au milieu de ses paroissiens ? Plus d'un parmi vous certainement me fait cette objection : Il y a loin, me dites-vous, des choses engageantes et consolantes que vous énoncez à la réalité. On voit bien que vous n'avez été curé ni dans les quartiers excentriques et pauvres des villes, ni dans l'isolement de la

campagne. Apprenez donc que, dans l'Est de la France surtout et certaines régions du Centre, le prêtre chargé d'une paroisse, le plus souvent minuscule, n'est rien et ne peut rien être de ce que vous semblez croire. Sa bonne volonté et ses efforts se heurtent, s'usent, se brisent à un parti pris d'indifférence sans remède. Le prêtre, pour les populations, n'est qu'un fonctionnaire salarié. Le service religieux dont il s'acquitte n'est qu'une profession comme une autre, moindre que toute autre, puisqu'elle manque d'utilité. C'est à un tel point, qu'on se demande si la dénonciation du Concordat, quelque redoutable qu'elle puisse être à bien des égards, ne comporterait pas en définitive plus d'avantages que d'inconvénients.

Non, messieurs, je n'ignore rien. La semaine dernière précisément, soulevant devant vos confrères ce problème du Concordat maintenu ou dénoncé, je déclarais que si quelque poussée violente des événements ou la décision du chef suprême de l'Église venaient à en briser les liens, nous ne devrions ni nous effrayer, ni gémir. Les paroisses, dans les conjonctures nouvelles, pour un très grand nombre du moins, n'auraient plus un prêtre à leur tête et seraient privées de la régularité du service divin et de l'administration des sacrements. Voici peut-être ce qui se passerait, — ai-je besoin de le dire, messieurs ? je vous livre incidemment, au courant de notre causerie, mes vues personnelles, mes